



**Les vaines tendresses**  
**Études et Portraits**  
**littéraires, premier**  
**série**

Sully Prudhomme

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## L'ÉPOUSÉE

Elle est fragile à caresser, L'Épousée au front diaphane, Lis pur qu'un rien ternit et fane, Lis tendre qu'un rien peut froisser, Que nul homme ne peut presser, Sans remords, sur son coeur profane.

La main digne de l'approcher N'est pas la main rude qui brise L'innocence qu'elle a surprise Et se fait jeu d'effaroucher, Mais la main qui semble toucher Au blanc voile comme une brise;

La lèvre qui la doit baiser N'est pas la lèvre véhémence, Effroi d'une novice amante Qui veut le respect pour oser, Mais celle qui se vient poser Comme une ombre d'abeille errante.

Et les bras faits pour l'embrasser, Ne sont pas les bras dont l'étreinte Laisse une impérieuse empreinte Au corps qu'ils aiment à lasser, Mais ceux qui savent l'enlacer Comme une onde où l'on dort sans crainte.

L'hymen doit la discipliner Sans lire sur son front un blâme, Et les prémices qu'il réclame Les faire à son coeur deviner: Elle est fleur, il doit l'incliner, La chérir sans lui troubler l'âme.

[Illustration]

[Illustration]

DISTRACTION

À mon insu j'ai dit: «ma chère» Pour «madame», et, parti du coeur, Ce nom m'a fait d'une étrangère Une soeur.

Quand la femme est tendre, pour elle Le seul vrai gage de  
l'amour, C'est la constance naturelle, Non la cour;

Ce n'est pas le mot qu'on hasarde, Et qu'on sauve s'il s'est  
trompé, C'est le mot simple, par mégarde Échappé...

Ce n'est pas le mot qui soupire, Mendiant drapé d'un linceul,  
C'est ce qu'on dit comme on respire, Pour soi seul.

Ce n'est pas non plus de se taire, Taire est encor mentir un  
peu; C'est la parole involontaire, Non l'aveu.

À mon insu j'ai dit: «ma chère» Pour «madame», et, parti du  
coeur, Ce nom m'a fait d'une étrangère Une soeur.

[Illustration]

## INVITATION À LA VALSE

### SONNET.

C'était une amitié simple et pourtant secrète: J'avais sur sa pa-  
rure un fraternel pouvoir, Et quand au seuil d'un bal nous nous  
trouvions le soir, J'aimais à l'arrêter devant moi toute prête.

Elle abattait sa jupe en renversant la tête, Et consultait mes  
yeux comme un dernier miroir, Puis elle me glissait un furtif:  
«Au revoir!» Et belle, en souveraine, elle entra dans la fête.

Je l'y suivais bientôt. Sur un signe connu, Parmi les mendiants  
que sa malice affame, Je m'avançais vers elle, et modeste,  
ingénu:

«Vous m'avez accordé cette valse, madame?» J'avais l'air de  
prier n'importe quelle femme, Elle me disait: «Oui» comme au  
premier venu.

[Illustration]

[Illustration]

## CE QUI DURE

Le présent se fait vide et triste, Ô mon amie, autour de nous;  
Combien peu du passé subsiste! Et ceux qui restent changent  
tous:

Nous ne voyons plus sans envie Les yeux de vingt ans resplen-  
dir, Et combien sont déjà sans vie Des yeux qui nous ont vus  
grandir!

Que de jeunesse emporte l'heure, Qui n'en rapporte jamais  
rien! Pourtant quelque chose demeure: Je t'aime avec mon coeur  
ancien,

Mon vrai coeur, celui qui s'attache Et souffre depuis qu'il est  
né, Mon coeur d'enfant, le coeur sans tache Que ma mère m'avait  
donné;

Ce coeur où plus rien ne pénètre, D'où plus rien désormais ne  
sort; Je t'aime avec ce que mon être A de plus fort contre la mort;

Et, s'il peut braver la mort même, Si le meilleur de l'homme  
est tel Que rien n'en péricule, je t'aime Avec ce que j'ai d'immortel.

[Illustration]

## UN RENDEZ-VOUS

Dans ce nid furtif où nous sommes, Ô ma chère âme, seuls  
tous deux, Qu'il est bon d'oublier les hommes, Si près d'eux.

Pour ralentir l'heure fuyante, Pour la goûter, il ne faut pas Une  
félicité bruyante, Parlons bas;

Craignons de la hâter d'un geste, D'un mot, d'un souffle seule-  
ment, D'en perdre, tant elle est céleste, Un moment.

Afin de la sentir bien nôtre, Afin de la bien ménager, Serrons-  
nous tout près l'un de l'autre Sans bouger;

Sans même lever la paupière: Imitons le chaste repos De ces  
vieux châtelains de pierre Aux yeux clos,

Dont les corps sur les mausolées, Immobiles et tout vêtus,  
Loin de leurs âmes envolées Se sont tus;

Dans une alliance plus haute Que les terrestres unions, Grave-  
ment comme eux, côte à côte, Sommeillons.

Car nous n'en sommes plus aux fièvres D'un jeune amour qui  
peut finir; Nos coeurs n'ont plus besoin des lèvres Pour s'unir,

Ni des paroles solennelles Pour changer leur culte en devoir,  
Ni du mirage des prunelles Pour se voir.

Ne me fais plus jurer que j'aime, Ne me fais plus dire  
comment; Goûtons la félicité même Sans serment.

Savourons, dans ce que nous disent Silencieusement nos  
pleurs, Les tendresses qui divinisent Les douleurs!

Chère, en cette ineffable trêve Le désir enchanté s'endort; On  
rêve à l'amour comme on rêve À la mort.

On croit sentir la fin du monde; L'univers semble chavirer  
D'une chute douce et profonde, Et sombrer...

L'âme de ses fardeaux s'allège Par la fuite immense de tout; La mémoire comme une neige Se dissout.

Toute la vie ardente et triste, Semble anéantie alentour, Plus rien pour nous, plus rien n'existe Que l'amour.

Aimons en paix: il fait nuit noire, La lueur blême du flambeau Expire... Nous pouvons nous croire Au tombeau.

Laissons-nous dans les mers funèbres, Comme après le dernier soupir, Abîmer, et par leurs ténèbres Assoupir...

Nous sommes sous la terre ensemble Depuis très-longtemps, n'est-ce pas? Écoute en haut le sol qui tremble Sous les pas.

Regarde au loin comme un vol sombre De corbeaux, vers le nord chassé, Disparaître les nuits sans nombre Du passé,

Et comme une immense nuée De cigognes (mais sans retours!) Fuir la blancheur diminuée Des vieux jours...

Hors de la sphère ensoleillée Dont nous subîmes les rigueurs, Quelle étrange et douce veillée Font nos coeurs?

Je ne sais plus quelle aventure Nous a jadis éteint les yeux, Depuis quand notre extase dure, En quels cieux.

Les choses de la vie ancienne Ont fui ma mémoire à jamais, Mais du plus loin qu'il me souvienne Je t'aimais...

Par quel bienfaiteur fut dressée Cette couche? et par quel hymen Fut pour toujours ta main laissée Dans ma main?

Mais qu'importe! Ô mon amoureuse, Dormons dans nos légers linceuls, Pour l'éternité bienheureuse Enfin seuls!

[Illustration]

[Illustration]

## L'OBSTACLE

Les lèvres qui veulent s'unir, À force d'art et de constance, Malgré le temps et la distance, Y peuvent toujours parvenir.

On se fraye toujours des routes; Flots, monts, déserts n'arrêtent point, De proche en proche on se rejoint, Et les heures arrivent toutes.

Mais ce qui fait durer l'exil Mieux que l'eau, le roc ou le sable, C'est un obstacle infranchissable Qui n'a pas l'épaisseur d'un fil.

C'est l'honneur; aucun stratagème, Nul âpre effort n'en est vainqueur, Car tout ce qu'il oppose au coeur Il le puise dans le coeur même.

Vous savez s'il est rigoureux, Pauvres couples à l'âme haute Qu'une noble horreur de la faute Empêche seule d'être heureux.

Penchés sur le bord de l'abîme, Vous respectez au fond de vous, Comme de cruels garde-fous Les arrêts de ce juge intime;

Purs amants sur terre égarés, Quel martyre étrange est le vôtre! Plus vos coeurs sont près l'un de l'autre, Plus ils se sentent séparés.

Oh! que de fois fermente et gronde Sous un air de froid non-chaloir Votre souriant désespoir Dans la mascarade du monde!

Que de cris toujours contenus! Que de sanglots sans délivrance! Sous l'apparente indifférence Que d'héroïsmes méconnus!

Aux ivresses, même impunies, Vous préférez un deuil plus beau, Et vos lèvres, même au tombeau, Attendent le droit d'être unies.

[Illustration]

## LA COUPE

Dans les verres épais du cabaret brutal, Le vin bleu coule à flots et sans trêve à la ronde; Dans les calices fins plus rarement abonde Un vin dont la clarté soit digne du cristal.

Enfin la coupe d'or du haut d'un piédestal Attend, vide toujours, bien que large et profonde, Un cru dont la noblesse à la sienne réponde: On tremble d'en souiller l'ouvrage et le métal.

Plus le vase est grossier de forme et de matière, Mieux il trouve à combler sa contenance entière, Aux plus beaux seulement il n'est point de liqueur.

C'est ainsi: plus on vaut, plus fièrement on aime, Et qui rêve pour soi la pureté suprême D'aucun terrestre amour ne daigne emplir son cœur.

[Illustration]

## PARFUMS ANCIENS

### A FRANÇOIS COPPÉE

O senteur suave et modeste Qu'épanchait le front maternel, Et dont le souvenir nous reste Comme un lointain parfum d'autel,

Pure émanation divine Qui mêlais en moi ta douceur A la petite senteur fine Des longues tresses d'une soeur,

Chère odeur, tu t'en es allée Où sont les parfums de jadis, Où remonte l'âme exhalée Des violettes et des lis.

\* \* \* \* \*

O fraîche senteur de la vie Qu'au temps des premières amours Un baiser candide a ravie Au plus délicat des velours,

Loin des lèvres décolorées Tu t'es enfuie aussi là-bas, Jusqu'où planent, évaporées, Les jeunesses des vieux lilas,

Et le coeur, cloué dans l'abîme, Ne peut suivre, à ta trace uni, Le voyage épars et sublime Que tu poursuis dans l'infini.

\* \* \* \* \*

Mais ô toi, l'homicide arôme Dont en pleurant nous nous grisons, Où notre coeur cherchait un baume Et n'aspira que des poisons,

Ah! toi seule, odeur trop aimée Des cheveux trop noirs et trop lourds, Tu nous laisses, courte fumée, Des vestiges brûlant toujours.

Dans les replis où tu te glisses Tu déposes un marc fatal, Comme l'âcre odeur des épices S'incruste aux coins d'un vieux cristal.

\* \* \* \* \*

Et tel, dans une eau fraîche et claire, Le flacon, vainement plongé, Garde l'âcreté séculaire De l'essence qui l'a rongé,

Tel, dans la tendresse embaumante Que verse au coeur, pour  
l'assainir, Une fidèle et chaste amante, Sévit encor ton souvenir.

Ô parfum modeste et suave, Épanché du front maternel, Qui  
laves ce que rien ne lave, Où donc es-tu, parfum d'autel!

[Illustration]

[Illustration]

## L'ÉTOILE AU COEUR

Par les nuits sublimes d'été, Sous leur dôme d'or et d'opale, Je  
demande à l'immensité Où sourit la forme idéale.

Plein d'une angoisse de banni, À travers la flore innombrable  
Des campagnes de l'Infini, Je poursuis ce lis adorable...

S'il brille au firmament profond, Ce n'est pas pour moi qu'il y  
brille: J'ai beau chercher, tout se confond Dans l'océan clair qui  
fourmille.

Ma vue implore de trop bas Sa splendeur en chemin perdue,  
Et j'abaisse enfin mes yeux las, Découragés par l'étendue.

Appauvri de l'espoir ôté, Je m'en reviens plus solitaire, Et ce-  
pendant cette beauté, Que je crois si loin de la terre,

Un laboureur insoucieux, Chaque soir à son foyer même, Pour  
l'admirer, l'a sous les yeux Dans la paysanne qu'il aime.

Heureux qui, sans vaine langueur Voyant les étoiles renaître,  
Ferme sur elles sa fenêtre: La plus belle luit dans son coeur.

[Illustration]

[Illustration]

DOUCEUR D'AVRIL

À ALBERT MÉRAT

J'ai peur d'Avril, peur de l'émoi Qu'éveille sa douceur touchante; Vous qu'elle a troublés comme moi, C'est pour vous seuls que je la chante.

En décembre, quand l'air est froid, Le temps brumeux, le jour livide, Le coeur, moins tendre et plus étroit, Semble mieux supporter son vide.

Rien de joyeux dans la saison Ne lui fait sentir qu'il est triste; Rien en haut, rien à l'horizon Ne révèle qu'un ciel existe.

Mais, dès que l'azur se fait voir, Le coeur s'élargit et se creuse, Et s'ouvre pour le recevoir Dans sa profondeur douloureuse,

Et ce bleu qui lui rit de loin, L'attirant sans jamais descendre, Lui donne l'infini besoin D'un essor impossible à prendre.

Le bonheur candide et serein, Qui s'exhale de toutes choses, L'opprime, et son premier chagrin Rajeunit à l'odeur des roses.

Il sent, dans un réveil confus, Les anciennes ardeurs revivre, Et les mêmes anciens refus Le repousser dès qu'il s'y livre.

J'ai peur d'Avril, peur de l'émoi Qu'éveille sa douceur touchante; Vous qu'elle a troublés comme moi, C'est pour vous seuls que je la chante.

[Illustration]

[Illustration]

## PÈLERINAGES

En souvenir je m'aventure Vers les jours passés où j'aimais,  
Pour visiter la sépulture Des rêves que mon coeur a faits.

Cependant qu'on vieillit sans cesse, Les amours ont toujours  
vingt ans, Jeunes de la fixe jeunesse Des enfants qu'on pleure  
longtemps.

Je soulève un peu les paupières De ces chers et douloureux  
morts; Leurs yeux sont froids comme des pierres Avec des re-  
gards toujours forts.

Leur grâce m'attire et m'opprime, En dépit des ans révolus Je  
leur ai gardé ma tendresse; Ils ne me reconnaîtraient plus.

J'ai changé d'âme et de visage; Ils redoutent l'adieu moqueur  
Que font les hommes de mon âge Aux premiers rêves de leur  
coeur;

Et moi, plein de pitié, j'hésite, J'ai peur qu'en se posant sur  
eux Mon baiser ne les ressuscite: Ils ont été trop malheureux.

[Illustration]

## JUIN

### SONNET.

Pendant avril et mai, qui sont les plus doux mois, Les couples,  
enchantés par l'éther frais et rose, Ont ressenti l'amour comme  
une apothéose; Ils cherchent maintenant l'ombre et la paix des  
bois.

Ils rêvent, étendus sans mouvement, sans voix; Les coeurs désaltérés font ensemble une pause, Se rappelant l'aveu dont un lilas fut cause Et le bonheur tremblant qu'on ne sent pas deux fois.

Lors le soleil riait sous une fine écharpe, Et, comme un papillon dans les fils d'une harpe, Dans ses rayons encore un peu de neige errait.

Mais aujourd'hui ses feux tombent déjà torrides. Un orageux silence emplit le ciel sans rides, Et l'amour exaucé couve un premier regret.

[Illustration]

[Illustration]

## LA BEAUTÉ

Splendeur excessive, implacable, Ô Beauté, que tu me fais mal! Ton essence incommunicable, Au lieu de m'assouvir, m'accable: On n'absorbe pas l'idéal.

L'Éternel féminin m'attire, Mais je ne sais comment l'aimer. Beauté, te voir n'est qu'un martyre, Te désirer n'est qu'un délire, Tu n'offres que pour affamer!

Je porte envie au statuaire Qui t'admire sans âcre amour, Comme sur le lit mortuaire Un corps de vierge, où le suaire Sanctifie un parfait contour.

Il voit, comme de blanches ailes S'abattant sur un colombier, Les formes des vivants modèles, À l'appel du ciseau fidèles, Couvrir le marbre familier;

Il les choisit, il les assemble, Tel qu'un lutteur, toujours debout,  
Et quand l'ébauche te ressemble, D'aucun désir sa main ne tremble,  
Car il est ton prêtre avant tout.

Calme, la prunelle épurée Au soleil austère de l'art, Dans la pierre transfigurée  
Il juge l'oeuvre et sa durée, D'un incorruptible regard;

Mais, quand malgré soi l'on regarde Une femme en ce spectre blanc,  
À lui parler l'on se hasarde, Et bientôt, sans y prendre garde,  
Dans la pierre on coule du sang!

On appuie, en rêve, sur elle Les lèvres pour les apaiser, Mais,  
amante surnaturelle, Tu dédaignes cet amant frêle, Tu ne lui rends pas son baiser.

Et vainement, pour fuir ta face, On veut faire en ses yeux la nuit:  
Les yeux t'aiment et, quoi qu'on fasse, Nulle obscurité n'en efface  
L'éblouissement qui les suit.

En vain le coeur frustré s'attache À des visages plus cléments:  
Comme une lumineuse tache, Ta vive image les lui cache, Dres-  
sée entre les deux amants.

Tu règues sur qui t'a comprise, Seule et hors de comparaison;  
Pour l'âme de ton joug éprise Tout autre amour n'est que méprise  
Qui dégénère en trahison.

Celles qu'on aime, on les désole, Car, mentant même à leurs genoux,  
Sans le vouloir on les immole À toi, la souveraine idole  
Invisible à leurs yeux jaloux.

Seul il sent, l'homme qui te crée, Tes maléfices s'amortir; Sa  
compagne au foyer t'agrée Comme une étrangère sacrée Qui ne

l'en fera point sortir;

L'artiste impose pour hôtesse, Dans son coeur comme dans  
ses yeux, L'humble mortelle à la déesse, Vouant à l'une sa ten-  
dresse, À l'autre un culte glorieux!

Jamais ton éclat ne l'embrase: T'enveloppant, pour te saisir,  
D'une rigide et froide gaze, Il n'a de l'amour que l'extase, Amou-  
reux sauvé du désir!

[Illustration]

LA VOLUPTÉ

SONNET.

Deux êtres asservis par le désir vainqueur, Le sont jusqu'à la  
mort, la Volupté les lie. Parfois, lasse un moment, la geôlière  
s'oublie, Et leur chaîne les serre avec moins de rigueur.

Aussitôt, se dressant tout chargés de langueur, Ces pâles mal-  
heureux sentent leur infamie; Chacun secoue alors cette chaîne  
ennemie, Pour la briser lui-même ou s'arracher le coeur.

Ils vont rompre l'acier du noeud qui les torture, Mais Elle, au  
bruit d'anneaux qu'éveille la rupture, Entr'ouvre ses longs yeux  
où nage un deuil puissant,

Elle a fait de ses bras leur tombe ardente et molle: En silence  
attiré, le couple y redescend, Et l'éphémère essaim des repentirs  
s'envole...

[Illustration]

LES DEUX CHUTES

## SONNET.

D'un seul mot, pénétrant comme un acier pointu, Vous nous exaspérez pour nous dompter d'un signe, Sachant que notre coeur s'emporte et se résigne, Rebelle subjugué sitôt qu'il a battu.

Triomphez pleinement, ô femmes sans vertu, De notre souple hommage à votre empire indigne! Quand vous nous faites choir hors de la droite ligne, Tombés autant que vous, nous avons plus perdu:

Que dans vos corps divins le remords veille ou dorme, Il laisse intacte en vous la gloire de la forme, Car, fût-elle sans âme, Aphrodite a son prix!

Vos yeux, beaux sans l'honneur, peuvent régner encore, Mais le regard d'un homme, au souffle du mépris, Perd toute la fierté qui l'arme et le décore.

## L'INDIFFÉRENTE

## SONNET.

Que n'ai-je à te soumettre ou bien à t'obéir? Je te vouerais ma force ou te la ferais craindre; Esclave ou maître, au moins je te pourrais contraindre À me sentir ta chose ou bien à me haïr.

J'aurais un jour connu l'insolite plaisir D'allumer dans ton coeur des soifs, ou d'en éteindre, De t'être nécessaire ou terrible, et d'atteindre, Bon gré, mal gré, ce coeur jusque-là sans désir.

Esclave ou maître, au moins j'entrerais dans ta vie; Par mes soins captivée, à mon joug asservie, Tu ne pourrais me fuir ni me laisser partir;

Mais je meurs sous tes yeux, loin de ton être intime, Sans même oser crier, car ce droit du martyr, Ta douceur impeccable en frustre ta victime.

## **L'ART TRAH**

Fors l'amour, tout dans l'art semble à la femme vain: Le génie auprès d'elle est toujours solitaire. Orphée allait chantant, suivi d'une panthère, Dont il croyait leurrer l'inexorable faim;

Mais, dès que son pied nu rencontrait en chemin Quelque épine de rose et rougissait la terre, La bête, se ruant d'un bond involontaire, Oublieuse des sons, lampait le sang humain.

Crains la docilité félonne d'une amante, Poète: elle est moins souple à la lyre charmante Qu'avide, par instinct, de voir le coeur saigner.

Pendant que ta douleur plane et vibre en mesure, Elle épie à tes pieds les pleurs de ta blessure, Plaisir plus vif encor que de la dédaigner.

### **SOUHAIT**

Par moments je souhaite une esclave au beau corps, Sans ouïe et sans voix, pour toute bien-aimée. À son oreille close, aux rougeurs de camée, Le feu de mon soupir dirait seul mes transports,

Et sa bouche, semblable aux coupes dont les bords Distillent  
en silence une ivresse enflammée, M'offrirait son ardeur sans me  
l'avoir nommée: Nous nous embrasserions, muets comme deux  
morts.

Du moins pourrais-je, exempt d'amères découvertes, Goûter  
dans la splendeur de ces charmes inertes L'idéal, sans qu'un mot  
l'eût jamais démenti;

Lire, au contour sacré d'une lèvre pareille, Le verbe de Dieu  
seul, et, baisant cette oreille, À Dieu seul confier ce que j'aurais  
senti.

### TROP TARD

Nature, accomplis-tu tes oeuvres au hasard, Sans raisonnable  
loi, ni prévoyant génie? Ou bien m'as-tu donné par cruelle ironie  
Des lèvres et des mains, l'ouïe et le regard?

Il est tant de saveurs dont je n'ai point ma part, Tant de fruits  
à cueillir que le sort me dénie! Il voyage vers moi tant de flots  
d'harmonie, Tant de rayons, qui tous m'arriveront trop tard!

Et si je meurs sans voir mon idole inconnue, Si sa lointaine  
voix ne m'est point parvenue, À quoi m'auront servi mon oreille  
et mes yeux?

À quoi m'aura servi ma main hors de la sienne? Mes lèvres et  
mon coeur, sans qu'elle m'appartienne? Pourquoi vivre à demi  
quand le néant vaut mieux?

### LES AMOURS TERRESTRES

Nos yeux se sont croisés et nous nous sommes plu. Née au  
siècle où je vis et passant où je passe, Dans le double infini du

temps et de l'espace Tu ne me cherchais point, tu ne m'as point élu;

Moi, pour te joindre ici le jour qu'il a fallu, Dans le monde éternel je n'avais point ta trace, J'ignorais ta naissance et le lieu de ta race: Le sort a donc tout fait, nous n'avons rien voulu.

Les terrestres amours ne sont qu'une aventure: Ton époux à venir et ma femme future Soupirent vainement, et nous pleurons loin d'eux;

C'est lui que tu pressens en moi, qui lui ressemble, Ce qui m'attire en toi, c'est elle, et tous les deux Nous croyons nous aimer en les cherchant ensemble.

[Illustration]

## L'ÉTRANGER

SONNET.

Je me dis bien souvent: De quelle race es-tu? Ton coeur ne trouve rien qui l'enchaîne ou ravisse, Ta pensée et tes sens, rien qui les assouvisse: Il semble qu'un bonheur infini te soit dû.

Pourtant, quel paradis as-tu jamais perdu? À quelle auguste cause as-tu rendu service? Pour ne voir ici-bas que laideur et que vice, Quelle est la beauté propre et la propre vertu?

À mes vagues regrets d'un ciel que j'imagine, À mes dégoûts divins, il faut une origine: Vainement je la cherche en mon coeur de limon,

Et, moi-même étonné des douleurs que j'exprime, J'écoute en moi pleurer un étranger sublime Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom.

[Illustration]

## LA VERTU

J'honore en secret la duègne Que raillent tant de gens d'esprit,  
La Vertu; j'y crois, et dédaigne De sourire quand on en rit.

Ah! souvent l'homme qui se moque Est celui que point l'aiguillon,  
Et tout bas l'incrédule invoque L'objet de sa dérision.

Je suis trop fier pour me contraindre À la grimace des railleurs,  
Et pas assez heureux pour plaindre Ceux qui rêvent d'être meilleurs.

Je sens que toujours m'importune Une loi que rien n'ébranla;  
Le monde (car il en faut une) Parodie en vain celle-là;

Qu'il observe la règle inscrite Dans les mœurs ou les parchemins,  
Je hais sa rapine hypocrite, Comme celle des grands chemins,

Je hais son droit, aveugle aux larmes, Son honneur, qui lave un affront  
En mesurant bien les deux armes, Non les deux bras qui les tiendront,

Sa politesse meurtrière Qui vous trahit en vous servant, Et,  
pour vous frapper par derrière, Vous invite à passer devant.

Qu'un plaisant nargue la morale, Qu'un fourbe la plie à son vœu,  
Qu'un géomètre la ravale À n'être que prudence au jeu,

Qu'un dogme leurre à sa manière L'égoïsme du genre humain,  
Ajournant à l'heure dernière L'avidé embrassement du gain,

Qu'un cynisme, agréable au crime, Devant le muet Infini,  
Voue au néant ceux qu'on opprime, Avec l'opprimeur impuni!

Toujours en nous parle sans phrase Un devin du juste et du  
beau, C'est le coeur, et dès qu'il s'embrase Il devient de foyer  
flambeau:

Il n'est plus alors de problème, D'arguments subtils à trouver,  
On palpe avec la torche même Ce que les mots n'ont pu prouver.

Quand un homme insulte une femme, Quand un père bat ses  
enfants, La raison neutre assiste au drame Mais le coeur crie au  
bras: défends!

Aux lueurs du cerveau s'ajoute L'éclair jailli du sein: l'amour!  
Devant qui s'efface le doute Comme un rôdeur louche au grand  
jour:

Alors la loi, la loi sans table, Conforme à nos réelles fins, S'im-  
pose égale et charitable, On forme des souhaits divins:

On voudrait être un Marc-Aurèle, Accomplir le bien pour le  
bien, Pratiquer la Vertu pour elle, Sans jamais lui demander rien,

Hors la seule paix qui demeure Et dont l'avènement soit sûr,  
L'apothéose intérieure Dont la conscience est l'azur!

Mais pourquoi, saluant ta tâche, Inerte amant de la vertu, Ô  
lâche, lâche, triple lâche, Ce que tu veux, ne le fais-tu?

LE TEMPS PERDU

SONNET.

Si peu d'oeuvres pour tant de fatigue et d'ennui! De stériles  
soucis notre journée est pleine: Leur meute sans pitié nous  
chasse à perdre haleine, Nous pousse, nous dévore, et l'heure  
utile a fui...

«Demain! j'irai demain voir ce pauvre chez lui, «Demain je re-  
prendrai ce livre ouvert à peine, «Demain, je te dirai, mon âme,  
où je te mène, «Demain je serai juste et fort... Pas aujourd'hui.»

Aujourd'hui, que de soins, de pas et de visites! Oh! l'impla-  
cable essaim des devoirs parasites Qui pullulent autour de nos  
tasses de thé!

Ainsi chôment le coeur, la pensée et le livre, Et pendant qu'on  
se tue à différer de vivre, Le vrai devoir dans l'ombre attend la  
volonté.

[Illustration]

LES FILS

SONNET.

Toi que tes grands aïeux, du fond de leur sommeil, Accablent  
sous le poids d'une illustre mémoire, Tu n'auras pas senti ton  
nom dans la nuit noire Éclore, et comme une aube y faire un  
point vermeil!

Je te plains, car peut-être à tes aïeux pareil, Tu les vaux, mais  
le monde ébloui n'y peut croire: Ton mérite rayonne indistinct  
dans leur gloire, Satellite abîmé dans l'éclat d'un soleil.

Ah! l'enfant dont la souche est dans l'ombre perdue, Peut du  
moins arracher au séculaire oubli Le nom qu'il y ramasse encore  
enseveli;

Dans la durée immense et l'immense étendue Son étoile, qui  
perce où d'autres ont pâli, Peut luire par soi-même et n'est point  
confondue!

[Illustration]

[Illustration]

LE CONSCRIT.

A la barrière de l'Étoile, Un saltimbanque malfaisant Dressait,  
dans sa baraque en toile, Un chien de six mois fort plaisant.

Ce caniche, qui faisait rire Le public au seuil rassemblé, Était  
en conscrit de l'Empire Misérablement affublé.

Coiffé d'un bonnet de police, Il restait là, fusil au flanc, De-  
bout, les jambes au supplice Dans un piteux pantalon blanc;

Le dos sous sa guenille bleue, Il tentait un regard vainqueur,  
Mais l'anxiété de sa queue Trahissait l'état de son coeur.

Quand las de sa fausse posture Le pauvre petit chien savant  
Retombait, selon la nature, Sur ses deux pattes de devant,

Il recevait une âpre insulte Avec un lâche coup de fouet, Mais,  
digne sous son poil inculte, Sans crier il se secouait;

Tandis qu'il étreignait son arme Sous les horions sans bron-  
cher, S'il se sentait poindre une larme, Il s'efforçait de la lécher.

Ce qu'on trouvait surtout risible, Et ce que j'admirais beau-  
coup, C'est qu'il avait l'air plus sensible Au reproche qu'au mau-  
vais coup.

Son maître, pour sa part de lucre, Lui posait sur le bout du nez  
De vacillants morceaux de sucre, Plus souvent promis que  
donnés.

Touché de voir dans ce novice Tant de vrai zèle à si bas prix,  
Quand à la fin de son service Il rompit les rangs, je le pris.

Or, comme je tenais la bête Par les oreilles, des deux mains,  
L'élevant à hauteur de tête Pour lire en ses yeux presque  
humains,

L'expression m'en parut double, J'y sentais deux soucis ju-  
meaux, Comme dans l'histrion que trouble L'obsession de ses  
vrais maux.

Un génie excédant sa taille Me semblait étouffer en lui, Et du  
vieil habit de bataille Forcer le dérisoire étui.

Et j'eus l'illusion fantasque Que par les yeux de ce roquet  
Comme à travers les trous d'un masque, Un regard d'homme  
m'invoquait...

Cet étrange regard fut cause, J'en fais aux esprits forts l'aveu,  
Qu'ami de la métempsychose En ce moment j'y crus un peu.

Mais bientôt, raillant le prodige: «Ce bonnet, ce frac suranné,  
Serait-ce, pauvre chien, lui dis-je, Une géhenne de damné?»

Lors j'ouïs une voix pareille A quelque soupir m'effleurant,  
Qui semblait me dire à l'oreille: «Oui, plains-moi, j'étais  
conquérant.»

[Illustration]

[Illustration]

## ABDICATION

Je voudrais être, sur la terre, L'unique héritier des grands rois  
Dont la force et l'éclat font taire Tous les revendiqueurs des  
droits,

De ces rois d'Asie et d'Afrique, Monarques des derniers pays  
Où les maîtres sont, sans réplique, Sans réserve, encore obéis.

Je verrais, à mon tour idole, Les trois quarts du monde vivant  
Se prosterner sous ma parole Comme un champ de blés sous le  
vent.

Les tributs des races voisines Feraient affluer par milliers Les  
venaisons dans mes cuisines, Les vins rares dans mes celliers,

Des chevaux plein mes écuries, Des meutes traînant leurs va-  
lets, Des marbres, des tapisseries, Des vases d'or, plein mes  
palais!

Sous mes mains j'aurais des captives Belles de pleurs, et sous  
mes pieds Les têtes fières ou craintives De leurs pères humiliés.

Je posséderais sans conquête Mon vaste empire, et sans rival!  
Dans la sécurité complète D'un pouvoir salué légal.

Alors, alors, ô joie intense! Convoquant mon peuple et ma  
cour, Devant la servile assistance Moi-même, en plein règne, au  
grand jour,

Avec un cynisme suprême, Je briserais sur mon genou Le  
sceptre avec le diadème, Comme un enfant casse un joujou;

De mes épaules accablées Arrachant le royal manteau, Aux  
multitudes assemblées Je jetterais l'affreux fardeau;

Pour les déshérités prodigue Je laisserais tous mes trésors,  
Comme un torrent qui rompt sa digue, Se précipiter au dehors;

Cessant d'appuyer ma sandale Sur la nuque des prisonniers,  
Je rendrais la terre natale Aux plus fameux comme aux derniers;

J'abandonnerais à mes troupes Tout l'or glorieux des rançons;  
Puis je laisserais dans mes coupes Boire mes propres échantons;

Sur mes parcs, mes greniers, mes caves, Par-dessus fossé,  
grille et mur, Je lâcherais tous mes esclaves Comme des ramiers  
dans l'azur!

Tout mon harem, filles et veuves, S'en retournerait au foyer,  
Pour enfanter des races neuves Que nul tyran ne pût broyer,

Qui ne fussent plus la curée D'un vainqueur, suppôt de la  
mort, Mais serves d'une loi jurée Dans un libre et paisible accord,

Fondant la cité juste et bonne Où chaque homme en levant la  
main Sent qu'il atteste en sa personne La dignité du genre  
humain!

Et moi qui fuis même la gêne Des pactes librement conclus,  
Moi qui ne suis roseau ni chêne, Ni souple, ni viril non plus,

Je m'en irais finir ma vie Au milieu des mers, sous l'azur, Dans  
une île, une île assoupie Dont le sol serait vierge et sûr,

Ile qui n'aurait pas encore Senti l'ancre des noirs vaisseaux,  
Dont n'approcheraient que l'aurore, Le nuage et le pli des eaux.

Dans cette oasis embaumée, Loin des froides lois en vigueur,  
Viens, dirais-je à la bien-aimée, Appuyer ton cœur sur mon  
cœur;

Des lianes feront guirlandes Entre les palmiers sur nos fronts,  
Et tu verras des fleurs si grandes Qu'ensemble nous y dormirons.

[Illustration]

[Illustration]

## LE RIRE.

Les bêtes, qui n'ont point de sublimes soucis, Marchent, dès leur naissance, en fronçant les sourcils, Et ce rigide pli, jusqu'à la dernière heure, Signe mystérieux de sagesse, y demeure: Les énormes lions qui rôdent à grands pas, Libres et tout-puissants, ne se dérident pas;

Les aigles, fils de l'air et de l'azur sont graves; Et les hommes, qui vont saignant de mille entraves, Enchaînés au plaisir, enchaînés au devoir, Sous la loi de chercher et ne jamais savoir, De ne rien posséder sans acheter et vendre, De ne pouvoir se fuir ni ne pouvoir s'entendre, D'appréhender la mort et de gratter leur champ, Les hommes ont un rire imbécile et méchant!

Certes le rire est beau comme la joie est belle, Quand il est innocent et radieux comme elle! Vous, les petits enfants, pleins de naïf désir, Qui des mains écartez vos langes pour saisir Les brillantes couleurs, ces mensonges des choses, Vous pouvez, au-devant des drapeaux et des roses, Vous pour qui tout cela n'est que du rouge encor, Pousser vos rires frais qui font un bruit d'essor! Vous, pouviez rire aussi, même en un siècle pire, Vous, nos rudes aïeux qui ne saviez pas lire, Et ne pouviez connaître, au bout de l'univers,

Tous les forfaits commis et tous les maux soufferts; Quand avait fui la peste avec les hommes d'armes, C'était pour vous la

fin de l'horreur et des larmes, Et peut-être, oublieux de ces fléaux lointains, Vous aviez des soirs gais et d'allègres matins. Mais nous, du monde entier la plainte nous harcèle: Nous souffrons chaque jour la peine universelle, Car sur toute la terre un messenger subtil Relie à tous les maux tous les coeurs par un fil: Ah! l'oubli maintenant ne nous est plus possible! Se peut-on faire une âme à ce point insensible D'apprendre, sans frémir, de partout à la fois, Tous les coups du malheur et tous les viols des lois:

Les maîtres plus hardis, les âmes plus serviles. L'atrocité sans nom des tourmentes civiles, Et les pactes sans foi, la guerre, les blessés Râlant cette nuit même au revers des fossés, L'honneur, le droit trahis par la volonté molle, Et Christ, épouvanté des fruits de sa parole, Un diadème en tête et le glaive à la main, Ne sachant plus s'il sauve ou perd le genre humain! N'est-ce pas merveilleux qu'on puisse rire encore!

Mais nous sommes ainsi; tel un vase sonore Au moindre choc du doigt se réveille et frémit, Tandis qu'il tremble à peine et vaguement gémit Du tonnerre éloigné qui roule dans la nue, Telle, au moindre soupir dont l'oreille est émue Nous sentons la pitié dans nos coeurs tressaillir, Et pour les cris lointains lâchement défaillir; Trop pauvres pour donner des pleurs à tous les hommes, Nous ne plaignons que ceux qui souffrent où nous sommes.

Quand nos foyers sont doux et sûrs, nous oublions Malgré nous, près du feu, les grelottants haillons, Et le bruit des canons, le fauve éclair des lames, Dans les yeux des enfants et dans la voix des femmes; Ou, nous-mêmes sujets au sort des malheureux, Nous tournons nos regards sur nous plus que sur eux.

Ah! si nos coeurs bornés que distrahit ou resserre Leur félicité même ou leur propre misère, A tant de maux si grands ne se peuvent ouvrir, Qu'ils aient honte du moins de n'en pas plus souffrir!

[Illustration]

[Illustration]

### LE VASE ET L'OISEAU

Tout seul au plus profond d'un bois, Dans un fouillis de ronce et d'herbe, Se dresse, oublié, mais superbe, Un grand vase du temps des rois.

Beau de matière et pur de ligne, Il a pour anse deux béliers Qu'un troupeau d'amours familiers Enlace d'une souple vigne.

A ses bords autrefois tout blancs La mousse noire append son givre; Une lèpre aux couleurs de cuivre Étoile et dévore ses flancs.

Son poids a fait pencher sa base Où gît un amas de débris, Car il a ses angles meurtris, Mais il tient bon l'orgueilleux vase.

Il songe: «Autour de moi tout dort, Que fait le monde? Je m'ennuie, Mon cratère est plein d'eau de pluie, D'ombre, de rouille, et de bois mort.

Où donc aujourd'hui se promène Le flot soyeux des courtisans? Je n'ai pas vu figure humaine A mon pied depuis bien des ans.»

Pendant qu'il regrette sa gloire, Perdu dans cet exil obscur, Un oiseau par un trou d'azur S'abat sur ses lèvres pour boire.

«Holà! manant du ciel, dis-moi, Toi devant qui l'horizon s'ouvre, Sais-tu ce qui se passe au Louvre? Je n'entends plus parler du roi.

--Ah! tu prends à l'heure où nous sommes, Dit l'autre, un bien tardif souci! Rien n'est donc venu jusqu'ici Des branle-bas qu'ont faits les hommes?

--Parfois un soubresaut brutal, Des rumeurs extraordinaires, Comme de souterrains tonnerres Font tressaillir mon piédestal.

--C'est l'écho de leurs grands vacarmes: Plus une tour, plus un clocher Où l'oiseau puisse en paix nicher. Partout l'incendie et les armes!

J'ai naguère, à Paris, en vain Heurté du bec les vitres closes, Nulle part, même aux lèvres roses, La moindre miette de vrai pain.

Aux mansardes des Tuileries Je logeais, le printemps passé, Mais les flammes m'en ont chassé. Ce n'était que feux et tueries.

Sur le front du génie ailé Qui plane où sombra la Bastille, J'ai voulu poser ma famille, Mais cet asile a chancelé.

Des murs de granit qu'on restaure Nous sommes l'un et l'autre exclus, Là le temps des palais n'est plus, Et celui des nids, pas encore.»

[Illustration]

[Illustration]

# L'ALPHABET

Il gît au fond de quelque armoire Ce vieil alphabet tout jauni, Ma première leçon d'histoire, Mon premier pas vers l'infini.

Toute la Genèse y figure; Le lion, l'ours et l'éléphant; Du monde la grandeur obscure Y troublait mon âme d'enfant.

Sur chaque bête un mot énorme Et d'un sens toujours inconnu, Posait l'énigme de sa forme A mon désespoir ingénu.

Ah! dans ce lent apprentissage La cause de mes pleurs, c'était La lettre noire, et non l'image Où la Nature me tentait.

Maintenant j'ai vu la Nature Et ses splendeurs, j'en ai regret: Je ressens toujours la torture De la merveille et du secret,

Car il est un mot que j'ignore Au beau front de ce sphinx écrit, J'en épelle la lettre encore Et n'en saurai jamais l'esprit.

[Illustration]

## SUR LA MORT

### I

On ne songe à la Mort que dans son voisinage: Au sépulcre éloquent d'un être qui m'est cher, J'ai pour m'en pénétrer fait un pèlerinage, Et je pèse aujourd'hui ma tristesse d'hier.

Je veux, à mon retour de cette sombre place Où semblait m'envahir la funèbre torpeur, Je veux me recueillir, et contem-

pler en face La Mort, la grande Mort, sans défi mais sans peur.

Assiste ma pensée, austère Poésie Qui sacres de beauté ce qu'on a bien senti; Ta sévère caresse aux pleurs vrais s'associe, Et tu sais que mon coeur ne t'a jamais menti.

Si ton charme n'est point un misérable leurre, Ton art un jeu servile, un vain culte sans foi, Ne m'abandonne pas précisément à l'heure Où pour ne pas sombrer j'ai tant besoin de toi.

Devant l'atroce énigme où la raison succombe, Si la mienne fléchit tu la relèveras; Fais-moi donc explorer l'infini d'outre-tombe Sur ta grande poitrine entre tes puissants bras;

Fais taire l'envieux qui t'appelle frivole, Toi qui dans l'inconnu fais crier des échos, Et prêtes par l'accent, plus sûr que la parole, Un sens révélateur au seul frisson des mots.

Ne crains pas qu'au tombeau la morte s'en offense, O Poésie, ô toi, mon naturel secours, Ma seconde berceuse au sortir de l'enfance, Qui seras la dernière au dernier de mes jours.

## II

Hélas! j'ai trop songé sous les blêmes ténèbres Où les astres ne sont que des bûchers lointains, Pour croire qu'échappé de ses voiles funèbres L'homme s'envole et monte à de plus beaux matins;

J'ai trop vu sans raison pâtir les créatures, Pour croire qu'il existe au delà d'ici-bas Quelque plaisir sans pleurs, quelque

amour sans tortures, Quelque être ayant pris forme et qui ne souffre pas.

Toute forme est sur terre un vase de souffrances, Qui, s'usant à s'emplir, se brise au moindre heurt; Apparence mobile entre mille apparences Toute vie est sur terre un flot qui roule et meurt.

N'es-tu plus qu'une chose au vague aspect de femme, N'es-tu plus rien? Je cherche à croire sans effroi Que, ta vie et ta chair ayant rompu leur trame, Aujourd'hui, morte aimée, il n'est plus rien de toi.

Je ne puis, je subis des preuves que j'ignore. S'il ne restait plus rien pour m'entendre en ce lieu, Même après mainte année y reviendrais-je encore Répéter au néant un inutile adieu.

Serais-je épouvanté de te laisser sous terre? Et navré de partir, sans pouvoir t'assister Dans la nuit formidable où tu gis solitaire, Penserais-je à fleurir l'ombre où tu dois rester?

### III

Pourtant je ne sais rien, rien, pas même ton âge: Mes jours font suite au jour de ton dernier soupir, Les tiens n'ont-ils pas fait quelque immense passage Du temps qui court au temps qui n'a plus à courir?

Ont-ils joint leur durée à l'ancienne durée? Pour toi s'enchaînent-ils aux ans chez nous vécus? Ou dois-tu quelque part,

immuable et sacrée, Dans l'absolu survivre à ta chair qui n'est plus?

Certes, dans ma pensée, aux autres invisible, Ton image demeure impossible à ternir, Où t'évoque mon coeur tu luis incorruptible, Mais serais-tu sans moi, hors de mon souvenir?

Servant de sanctuaire à l'ombre de ta vie, Je la préserve encor de périr en entier. Mais que suis-je? Et demain quand je t'aurai suivie, Quel ami me promet de ne pas t'oublier?

Depuis longtemps ta forme est en proie à la terre, Et jusque dans les coeurs elle meurt par lambeaux, J'en voudrais découvrir le vrai dépositaire, Plus sûr que tous les coeurs et que tous les tombeaux.

## IV

Les mains, dans l'agonie, écartent quelque chose. Est-ce aux maux d'ici-bas l'impatient adieu Du mourant qui pressent sa lente apothéose? Ou l'horreur d'un calice imposé par un dieu?

Est-ce l'élan qu'imprime au corps l'âme envolée? Ou contre le néant un héroïque effort? Ou le jeu machinal de l'aiguille affolée, Quand le balancier tombe, oublié du ressort?

Naguère ce problème où mon doute s'enfonce, Ne semblait pas m'atteindre assez pour m'offenser; J'interrogeais de loin, sans craindre la réponse, Maintenant je tiens plus à savoir qu'à penser.

Ah! doctrines sans nombre où l'été de mon âge Au vent froid du discours s'est flétri sans mûrir, De mes veilles sans fruit réparez le dommage, Prouvez-moi que la morte ailleurs doit refleurir,

Ou bien qu'anéantie, à l'abri de l'épreuve, Elle n'a plus jamais de calvaire à gravir, Ou que, la même encor sous une forme neuve, Vers la plus haute étoile elle se sent ravir!

Faites-moi croire enfin dans le néant ou l'être, Pour elle et tous les morts que d'autres ont aimés. Ayez pitié de moi, car j'ai faim de connaître, Mais vous n'enseignez rien, verbes inanimés!

Ni vous, dogmes cruels, insensés que vous êtes, Qui du Juif magnanime avez couvert la voix; Ni toi, qui n'es qu'un bruit pour les cerveaux honnêtes, Vaine philosophie où tout sombre à la fois;

Toi non plus, qui sur Dieu résignée à te taire Changes la vision pour le tâtonnement, Science, qui partout te heurtant au mystère Et n'osant l'affronter, l'ajournes seulement.

Des mots! des mots! Pour l'un la vie est un prodige, Pour l'autre un phénomène. Eh! que m'importe à moi! Nécessaire ou créé je réclame, vous dis-je, Et vous les ignorez, ma cause et mon pourquoi.

## V

Puisque je n'ai pas pu, disciple de tant d'autres, Apprendre ton vrai sort, ô morte que j'aimais, Arrière les savants, les docteurs, les apôtres. Je n'interroge plus, je subis désormais.

Quand la nature en nous mit ce qu'on nomme l'âme, Elle a contre elle-même armé son propre enfant; L'esprit qu'elle a fait juste au nom du droit la blâme, Le coeur qu'elle a fait haut la méprise en rêvant.

Avec elle longtemps, de toute ma pensée Et de tout mon amour, j'ai lutté corps à corps, Mais sur son oeuvre inique, et pour l'homme insensée, Mon front et ma poitrine ont brisé leurs efforts.

Sa loi qui par le meurtre a fait le choix des races, Abominable excuse au carnage que font Des peuples malheureux les nations voraces, De tout aveugle espoir m'a vidé l'âme à fond,

Je succombe épuisé, comme en pleine bataille, Un soldat, par la veille et la marche affaibli, Sans vaincre, ni mourir d'une héroïque entaille, Laisse en lui les clairons s'éteindre dans l'oubli;

Pourtant sa cause est belle, et si doux est d'y croire Qu'il cherche en sommeillant la vigueur qui l'a fui, Mais trop las pour frapper il lègue la victoire Aux fermes compagnons qu'il sent passer sur lui.

Ah! qui que vous soyez, vous qui m'avez fait naître, Qu'on vous nomme hasard, force, matière ou dieux, Accomplissez en moi, qui n'en suis pas le maître, Les destins sans refuge, aussi vains qu'odieux.

Faites, faites de moi tout ce que bon vous semble, Ouvriers inconnus de l'infini malheur, Je viens de vous maudire, et voyez si je tremble, Prenez ou me laissez mon souffle et ma chaleur!

Et si je dois fournir aux avides racines De quoi changer mon être en mille êtres divers, Dans l'éternel retour des fins aux ori-

gines Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers.

[Illustration]

[Illustration]

## DÉFAILLANCE ET SCRUPULE

### I

Mon besoin de songe et de fable, La soif malheureuse que j'ai De quelque autre vie ineffable, Me laisse tout découragé.

Quand d'un beau vouloir je m'avise, Je me répète en vain: «Je veux. --A quoi bon?» répond la devise Qui rend stériles tous les vœux.

A quoi bon nos miettes d'aumône? Si la plèbe veut s'assouvir; Ou nos rêves d'État sans trône? S'il plaît au peuple de servir.

A quoi bon rapprendre la guerre? S'il faut toujours qu'elle ait pour but Le gain menteur, cher au vulgaire, D'une auréole et d'un tribut.

A quoi bon la lente science? Si l'homme ne peut entrevoir, Après tant d'âpre patience, Que les bornes de son savoir.

A quoi bon l'amour? si l'on aime Pour propager un coeur souffrant, Le coeur humain, toujours le même Sous le costume différent.

A quoi bon, si la terre est ronde, Notre infinie avidité? On est si vite au bout d'un monde, Quand il n'est pas illimité!

Or ma soif est celle de l'homme, Je n'ai pas de désir moyen, Il me faut l'élite et la somme, Il me faut le souverain bien!

## II

Ainsi mon orgueil dissimule Les défaillances de ma foi, Mais je sens bientôt un scrupule Qui s'élève et murmure en moi:

Mon fier désespoir n'est peut-être Qu'une excuse à ne point agir, Et comme au fond je me sens traître, Un prétexte à n'en point rougir,

Un dédain paresseux qui ruse Avec la rigueur du devoir, Et de l'idéal même abuse Pour me dispenser de vouloir.

Parce que la terre est bornée, N'y faut-il voir qu'une prison, Et faillir à la destinée Qu'embrasse et clôt son horizon?

Parce que l'amour perpétue La vie et ses âpres combats, Vaudra-t-il mieux qu'Adam se tue Et qu'Athènes n'existe pas?

Parce que la science est brève Et le mystère illimité, Faut-il lui préférer le rêve Ou la complète cécité?

Parce que la guerre nous lasse, Faut-il par mépris des plus forts, Tendant la gorge au coup de grâce, Leur fumer nos champs de nos corps?

Parce que la force nombreuse Appelle droit son bon plaisir, Songe creux le savoir qui creuse, Et l'art qui plane: vain loisir,

Faut-il laisser cette sauvage Brûler les oeuvres des neuf Soeurs Pour venger l'antique esclavage Nourricier des premiers

penseurs!

Ah! faut-il que de la justice, Et de l'amour, désespérant, Le  
cœur déçu se rapetisse Dans un exil indifférent?

Non, toute la phalange auguste Des créateurs, doit pour ses  
dieux, Qui sont le vrai, le beau, le juste, Combattre en dessillant  
les yeux,

Et du temple où chaque âge apporte Le fruit sacré de ses ef-  
forts, Ouvrir à deux battants la porte, En défendre à mort les  
trésors!

[Illustration]

[Illustration]

### SURSUM CORDA

Si tous les astres, ô Nature, Trompant la main qui les conduit,  
S'entre-choquaient par aventure Pour se dissoudre dans la nuit;

Ou comme une flotte qui sombre, Si ces foyers, grands et pe-  
tits, Lentement dévorés par l'ombre, Y disparaissaient engloutis,

Tu pourrais repeupler l'abîme, Et rallumer un firmament Plus  
somp tueux et plus sublime, Avec la terre seulement!

Car il te suffirait, pour rendre À l'infini tous ses flambeaux,  
D'y secouer l'humaine cendre Qui sommeille au fond des  
tombeaux,

La cendre des cœurs innombrables, Enfouis, mais brûlants  
toujours, Où demeurent inaltérables Dans la mort d'immortels  
amours.

Sous la terre, dont les entrailles Absorbent les coeurs trépassés,  
En six mille ans de funérailles Quels trésors de flamme amassés!

Combien dans l'ombre sépulcrale Dorment d'invisibles rayons!  
Quelle semence sidérale Dans la poudre des passions!

Ah! que sous la voûte infinie Périssent les anciens soleils, Avec  
les éclairs du génie Tu feras des midis pareils;

Tu feras des nuits populeuses, Des nuits pleines de diamants,  
En leur donnant pour nébuleuses Tous les rêves des coeurs aimants;

Les étoiles plus solitaires, Éparses dans le sombre azur, Tu les  
feras des coeurs austères Où veille un feu profond et sûr;

Et tu feras la blanche voie Qui nous semble un ruisseau lacté,  
De la pure et sereine joie Des coeurs morts avant leur été;

Tu feras jaillir tout entière L'antique étoile de Vénus D'un  
atome de la poussière Des coeurs qu'elle embrasa le plus;

Et les fermes coeurs, pour l'attaque Et la résistance doués, Re-  
formeront le zodiaque Où les Titans furent cloués!

Pour moi-même enfin, grain de sable Dans la multitude des  
morts, Si ce que j'ai d'impérissable Doit scintiller au ciel d'alors,

Qu'un astre généreux renaisse De mes cendres à leur réveil!  
Rallume au feu de ma jeunesse Le plus clair, le plus chaud soleil!

Rendant sa flamme primitive À Sirius, des nuits vainqueur,  
Fais-en la pourpre encor plus vive Avec tout le sang de mon  
cœur!

[Illustration]

[Illustration]

À L'OCÉAN

SONNET.

Océan, que vaux-tu dans l'infini du Monde? Toi, si large à nos yeux enchaînés sur tes bords, Mais étroit pour notre âme aux rebelles essors, Qui du haut des soleils te mesure et te sonde;

Presque éternel pour nous plus instables que l'onde, Mais pourtant, comme nous, oeuvre et jouet des sorts, Car tu nous vois mourir, mais des astres sont morts, Et nulle éternité dans les jours ne se fonde.

Comme une vaste armée où l'héroïsme bout Marche à l'assaut d'un mur, tu viens heurter la roche, Mais la roche est solide et paraît debout.

Va, tu n'es cru géant que du nain qui t'approche: Ah! je t'admire trop, le ciel me le reproche, Il me dit: «Rien n'est grand ni puissant que le Tout!»

[Illustration]

[Illustration]

À RONSARD

Ô maître des charmeurs de l'oreille, ô Ronsard, J'admire tes vieux vers, et comment ton génie Aux lois d'un juste sens et d'une ample harmonie Sait dans le jeu des mots asservir le hasard.

Mais, plus que ton beau verbe et plus que ton grand art,  
J'aime ta passion d'antique poésie, Et cette téméraire et sainte  
fantaisie D'être un nouvel Orphée aux hommes nés trop tard.

Ah! depuis que les cieux, les champs, les bois, et l'onde, N'a-  
vaient plus d'âme, un deuil assombrissait le monde, Car le monde  
sans lyre est comme inhabité!

Tu viens, tu ressaisis la lyre, tu l'accordes, Et, fier, tu rajeunis  
la gloire des sept cordes, Et tu refais aux dieux une immortalité.

[Illustration]

[Illustration]

À THÉOPHILE GAUTIER

Maître, qui du grand art levant le pur flambeau, Pour consoler  
la chair besoigneuse et fragile, Rendis sa gloire antique à cette ex-  
quise argile, Ton corps va donc subir l'outrage du tombeau!

Ton âme a donc rejoint le somnolent troupeau Des ombres  
sans désirs, où l'attendait Virgile, Toi qui né pour le jour d'où le  
trépas t'exile, Faisais des Voluptés les prêtresses du Beau!

Ah! les dieux (si les dieux y peuvent quelque chose) Devaient  
ravir ce corps dans une apothéose, D'incorruptible chair l'embaumer  
pour toujours,

Et l'âme! l'envoyer dans la Nature entière, Savourer librement,  
éparse en la matière, L'ivresse des couleurs et la paix des  
contours!

[Illustration]

[Illustration]

## AUX POÈTES FUTURS

Poètes à venir, qui saurez tant de choses, Et les direz sans doute en un verbe plus beau, Portant plus loin que nous un plus large flambeau Sur les suprêmes fins et les premières causes;

Quand vos vers sacreront des pensers grandioses, Depuis longtemps déjà nous serons au tombeau; Rien ne vivra de nous qu'un terne et froid lambeau De notre oeuvre enfouie avec nos lèvres closes.

Songez que nous chantions les fleurs et les amours Dans un âge plein d'ombre, au mortel bruit des armes, Pour des coeurs anxieux que ce bruit rendait sourds;

Lors plaignez nos chansons, où tremblaient tant d'alarmes, Vous qui, mieux écoutés, ferez en d'heureux jours Sur de plus hauts objets des poèmes sans larmes.

[Illustration]

[Illustration]

## TABLE

AUX AMIS INCONNUS. PRIÈRE. CONSEIL. AU BORD DE L'EAU. EN VOYAGE. SONNET À LA PETITE SUZANNE D. ENFANTILLAGE. AUX TUILERIES. L'AMOUR MATERNEL, À Maurice Chevrier.

## **L'ÉTRANGER, SONNET. - L'ALPHABET.**

DISTRACTION. INVITATION À LA VALSE. CE QUI DURE. UN RENDEZ-VOUS.

LA COUPE. PARFUMS ANCIENS, À François Coppée.

DOUCEUR D'AVRIL, À Albert Mérat. PÈLERINAGE. JUIN. LA BEAUTÉ. LA VOLUPTÉ, SONNET. LES DEUX CHUTES, SONNET.

SOUHAIT. TROP TARD. LES AMOURS TERRESTRES.

LA VERTU. LE TEMPS PERDU, SONNET. LES FILS, SONNET. LE CONSCRIT, ABDICATION. LE RIRE. LE VASE ET L'OISEAU.

SUR LA MORT. DÉFAILLANCE ET SCRUPULE. SURSUM CORDA. À L'OCÉAN, SONNET. À RONSARD. À THÉOPHILE GAUTIER. AUX POÈTES FUTURS.

[Illustration]

\_\_Imprimé\_\_ PAR J. CLAYE POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE  
\_\_À PARIS.\_\_

End of Project Gutenberg's Les vaines tendresses, by Sully Prudhomme

## Sources et licence

Texte : <https://www.gutenberg.org/ebooks/17916>. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.